

ÉPREUVE ORALE ANTICIPÉE DE FRANÇAIS :
RECAPITULATIF

SESSION 2026

Établissement : Institution Sainte Marie

Adresse : 40 Faubourg des Ancêtres, 90 000 BELFORT

Voie générale

Classe : 1ère1

Nom du professeur de lettres de la classe : VAN KELST Magali

Nom et prénom du candidat :

Œuvre choisie par le candidat
pour la seconde partie de l'épreuve

Informations à l'attention de l'examineur relatives au parcours du candidat
(absences, maladie, changement d'établissement, horaire incomplet, périodes de stage, ...) :

Nom et signature du proviseur :

GUERRIN Corinne



Chef d'établissement

Nom et signature du professeur :

VAN KELST Magali



OBJET D'ETUDE : Littérature d'idées du XVI^e au XIX^e siècles

Oeuvre intégrale : *Discours de la servitude volontaire*, Étienne de La Boétie

Parcours associé : « Défendre » et « entretenir » la liberté

1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire

Textes
de l'œuvre
intégrale

Édition Belin
Éducation, 2025

1. Refus de la servitude : de « Pauvres et misérables peuples insensés... » à « ...s'effondrer sous son propre poids et se rompre. », p.25 à 27 (l.183 à 221).
2. Les visages de la tyrannie : de « Il y a trois sortes de tyrans. ...» à « ... les héritiers les considèrent comme leurs esclaves naturels.. », p.34 & 3(l. 324 à 351).
3. Péroraison : de « Quelle peine, quel martyr est-ce vraiment, ô Dieu ? ...» à « ...pour les punir encore après leur mort de leur méchante vie. », p.73 & 74 (l. 1064 à 1091).

Texte du
parcours
associé

« Le Loup et le Chien », Jean de La Fontaine, *Fables*, livre I, 1665,
Extrait : v. 10-24 & v. 32-41

2^{ème} partie de l'épreuve : entretien

Lectures
cursives

- *La Peste*, Albert Camus, 1957.
- *1984*, George Orwell, 1949
- *Rhinocéros*, Eugène Ionesco, 1960

OBJET D'ETUDE : La poésie du XIX^e au XXI^e siècles

Oeuvre intégrale : *Cahiers de Douai*, Arthur Rimbaud

Parcours associé : Émancipations créatrices

1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire

Textes
de l'œuvre
intégrale

Édition non
imposée

1. « Vénus anadyomène ».
2. « Le dormeur du val ».
3. « Ma bohème (Fantaisie) »

Texte du
parcours
associé

« Correspondances », Charles Baudelaire, *Les Fleurs du mal*, 1857

2^{ème} partie de l'épreuve : entretien

Lectures
cursives

Édition : Pocket,
2020

Le soleil et ses fleurs, Rupi Kaur, (Traduction : Sabine Rolland).

OBJET D'ETUDE : Le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle

Oeuvre intégrale : *Manon Lescaut*, Abbé Prévost

Parcours associé : Personnages en marge, plaisirs du romanesque

1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire

Textes
de l'œuvre
intégrale

Édition non
imposée

1. La rencontre avec Manon : de « J'avais marqué le temps de mon départ d'Amiens. » à « ...et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens. ».
2. L'évasion de Saint Lazare : de « J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. » à « ... sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps. ».
3. La mort de Manon : de « Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. » à « Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse. ».

Texte du
parcours
associé

Portrait de Quasimodo, *Notre Dame de Paris*, Victor Hugo,
de « Quasimodo s'était arrêté sous le grand portail. » à « C'étaient les deux misères extrêmes de la nature et de la société qui se touchaient et qui s'entr'aidaient. ».

2^{ème} partie de l'épreuve : entretien

Lecture
cursive

Nous traverserons des orages, Anne-Laure Bondoux

OBJET D'ETUDE : Le théâtre du XVII^e au XIX^e siècles

Oeuvre intégrale : *On ne badine pas avec l'amour*, Alfred de Musset

Parcours associé : Les jeux du coeur et de la parole

1^{ère} partie de l'épreuve : explication linéaire et question de grammaire

<p>Textes de l'œuvre intégrale</p> <p>Édition non imposée</p>	<ol style="list-style-type: none">1. <u>Camille et Perdican</u> : Acte II, scène 5, extrait, de « Tu voulais partir sans me serrer la main ; .. (PERDICAN) » à « <i>Il sort.</i> ».2. <u>La fontaine</u> : Acte III, scène 3, extrait, de « PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entende. » à « Hélas ! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai. (ROSETTE) ».3. <u>Dénouement</u> : Acte III, scène 8, extrait, de « Oui, nous nous aimons, Perdican ; ...(CAMILLE) » à « Elle est morte. Adieu, Perdican ! (CAMILLE) ».
<p>Texte du parcours associé</p>	<p><u>Confrontation</u>, <i>Le Misanthrope</i>, Molière, Acte IV, scène 3, extrait de la tirade d'Alceste, de « Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme; ... » à « Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage. ».</p>
<p>2^{ème} partie de l'épreuve : entretien</p>	
<p>Lectures cursives</p>	<p><i>Bérénice</i>, Racine</p>

Refus de la servitude

Pauvres et misérables peuples insensés, nations opiniâtres¹ en votre mal et aveugles à votre bien ! Vous vous laissez enlever sous vos yeux le plus beau et le plus clair de votre revenu, piller vos champs, voler et dépouiller vos maisons des meubles anciens de vos aïeux ! Vous vivez de sorte que vous ne pouvez pas vous vanter que rien ne soit à vous ; et il semblerait que désormais vous seriez contents d'être
5 simples locataires de vos biens, vos familles et vos vies viles. Et tout ce dégât, ce malheur, cette ruine vous vient non pas des ennemis, mais certes oui bien de l'ennemi. De celui que vous faites si grand qu'il est, pour lequel vous allez si courageusement à la guerre, pour la grandeur duquel vous ne refusez point de vous présenter à la mort. Celui qui vous maîtrise tant n'a que deux yeux, n'a que deux mains, n'a qu'un corps, et n'a pas d'autre avantage par rapport au moindre des hommes parmi le nombre
10 infini de vos villes, sinon celui que vous lui faites pour vous détruire.

D'où a-t-il pris tant d'yeux dont il vous épie si vous ne les lui donnez ? Comment a-t-il tant de mains pour vous frapper, s'il ne les prend de vous ? Les pieds dont il foule² vos cités, d'où les a-t-il si ce ne sont les vôtres ? Comment a-t-il aucun pouvoir sur vous que par vous ? Comment oserait-il vous marcher dessus, s'il ne s'entendait pas avec vous ? Que pourrait-il vous faire, si vous n'étiez receleurs du
15 larron qui vous pille³, complices du meurtrier qui vous tue, et traîtres à vous-mêmes ? Vous semez vos fruits afin qu'il les ravage ; vous meublez et remplissez vos maisons afin de fournir à ses pilleries ; vous nourrissez vos filles afin qu'il ait de quoi satisfaire sa luxure⁴ ; vous nourrissez vos enfants afin que, pour le mieux qu'il saurait faire, il les mène en ses guerres, qu'il les conduise à la boucherie, qu'il les fasse instruments de ses convoitises, et exécuteurs de ses vengeances ; vous vous rompez à la peine afin
20 qu'il puisse minauder en ses délices⁵ et se vautrer dans de sales et vilains plaisirs ; vous vous affaiblissez, afin de le rendre plus fort et dur à vous tenir plus courte la bride ; et de toutes ces indignités que les bêtes mêmes ne les sentiraient point⁶, ou ne les endureraient point, vous pouvez vous en délivrer si vous essayez, non pas de vous en délivrer, mais seulement de vouloir le faire. Soyez résolu de ne plus servir et vous voilà libres. Je ne veux pas que vous le poussiez ou l'ébranliez, mais
25 seulement ne le soutenez plus, et vous le verrez comme un grand colosse à qui on a dérobé la base s'effondrer sous son propre poids et se rompre.

1 **Opiniâtres** : obstinées, têtues, persistant dans l'erreur.

2 **Foule** : écrase, piétine.

3 **Receleurs du larron qui vous pille** : complices du voleurs qui vous dépouille.

4 **Luxure**: débauche, plaisirs sexuels.

5 **Minauder en ses délices** : se complaire de manière affectée dans la satisfaction de ses plaisirs.

6 **Ne les sentiraient point** : ne supporteraient pas

Les visages de la tyrannie

Il y a trois sortes de tyrans. Les uns ont le royaume par élection du peuple, les autres par la force des armes, les autres par succession dynastique. Ceux qui ont acquis les royaumes par le droit de la guerre, ils s'y comportent de telle manière qu'on se rend bien compte qu'ils sont, comme on dit, en terre de conquête. Ceux qui naissent rois ne sont
5 communément guère meilleurs, mais étant nés et nourris dans le sein de la tyrannie, ils tirent avec son lait la nature du tyran, et traitent les peuples qui sont sous eux comme leurs esclaves héréditaires ; et selon le tempérament auquel ils sont le plus enclins, avarés ou prodigues, tous tels qu'ils sont, ils disposent du royaume comme de leur héritage.

Celui à qui le peuple a donné l'Etat devrait être, ce me semble, plus supportable, et il le serait, je crois, si ce n'est que, dès lors qu'il se voit élevé au-dessus des autres, flatté par je
10 ne sais quoi qu'on appelle la grandeur, il décide de ne plus en bouger ; généralement celui-là envisage de transmettre à ses enfants le pouvoir que le peuple lui a donné. Dès lors que ces héritiers ont adopté cette idée, c'est chose étrange de voir combien ils surpassent en toutes sortes de vices, et particulièrement en cruauté, les autres tyrans, ne
15 voyant d'autres moyens pour assurer la nouvelle tyrannie, que d'étrangler si fort leurs sujets en servitude, et de les étranger¹ tant de la liberté, que même si la mémoire en est fraîche, ils pourraient la leur faire perdre.

Ainsi, pour dire la vérité, je vois bien qu'il y a entre eux² quelque différence ; mais de choix, je n'en vois point, et même s'ils accèdent au règne par des moyens divers, la façon
20 de régner est toujours quasi semblable : les élus traitent leurs sujets comme s'ils avaient des taureaux à dompter, les conquérants en agissent comme avec une proie, les héritiers les considèrent comme leurs esclaves naturels.

1. **Le verbe étranger** désigne au XVI^{ème} siècle une perte de contact, une séparation radicale : le fait de détacher de l'univers familier une chose ou une personne au point qu'elle puisse paraître complètement inconnue, ou étranger au sens le plus fort du terme.

2. **Entre les tyrans.**

Péroraison

Quelle peine, quel martyr est-ce vraiment, ô Dieu ? Être occupé nuit et jour à plaire à un, et néanmoins se méfier de lui plus que de n'importe qui au monde, avoir toujours l'oeil aux aguets, l'oreille tendue pour savoir d'où viendra le coup, pour repérer les pièges, pour comprendre l'expression de ses compagnons, pour observer qui le trahit, rire à
5 chacun et néanmoins se méfier de tous ; n'avoir aucun ennemi ouvert ni ami assuré, ayant toujours le visage riant et le coeur transi¹, ne pouvoir être joyeux et n'oser être triste.

Mais c'est un plaisir de considérer ce qui leur revient de ce grand tourment, et le bien qu'ils peuvent attendre de leur peine et de leur misérable vie. Le peuple accuse volontiers
10 du mal qu'il souffre, non pas le tyran, mais ceux qui le gouvernent ; ceux-là les peuples, les nations, tout le monde à l'envi jusqu'aux paysans, jusqu'aux laboureurs, savent leurs noms, déchiffrent leurs vices, amassent à leur sujet mille outrages, mille vilenies², mille malédictions ; toutes leurs prières, tous leurs vœux sont contre ceux-là ; tous leurs malheurs, toutes les pestes, toutes leurs famines, ils les leur reprochent ; et si quelquefois
15 ils donnent l'apparence de leur rendre quelque honneur, c'est pour mieux les maudire dans leur cœur et les avoir en horreur plus cruellement que les bêtes sauvages. Voilà la gloire, voilà l'honneur qu'ils reçoivent de leur service envers les gens qui, même s'ils avaient chacun un morceau de leur corps dépecé³, ne seraient pas encore, semble-t-il, assez satisfaits, ni à moitié soulagés de leur peine. Mais certes après même qu'ils soient
20 morts, ceux qui leur succèdent ne sont jamais si paresseux que le nom de ces mangepeuples⁴ ne soit noirci de l'encre de mille plumes, et leur réputation déchirée dans mille livres, et leurs os mêmes, pour ainsi dire, traînés par la postérité, pour les punir encore après leur mort de leur méchante vie.

1. **Transi** : paralysé, pétrifié par l'inquiétude.

2. **Vilenie** : bassesse, infâme, injure.

3. **Dépecé** : la phrase sous-entend que l'on aurait mis en pièce le corps de ceux qui sont considérés comme les oppresseurs.

4. **Mangepeuple** : terme inventé par l'auteur, calque d'un terme homérique que l'on rencontre dans l'Iliade quand Achille accuse Agamemnon d'être un "roi dévorateur de peuple".

LE LOUP ET LE CHIEN

- [...]
Le Loup donc l'aborde humblement,
Entre en propos, et lui fait compliment
Sur son embonpoint, qu'il admire.
Il ne tiendra qu'à vous, beau sire,
5 D'être aussi gras que moi, lui répartit le Chien.
Quittez les bois, vous ferez bien :
Vos pareils y sont misérables,
Cancres¹, hères² et pauvres diables,
Dont la condition est de mourir de faim.
10 Car, quoi ? Rien d'assuré, point de franche lippée³.
Tout à la pointe de l'épée.
Suivez-moi, vous aurez un bien meilleur destin.
Le Loup reprit : Que me faudra-t-il faire ?
— Presque rien, dit le Chien : donner la chasse aux gens
15 Portants⁴ bâtons, et mendiants⁵ ;
[...]
Chemin faisant, il vit le cou du Chien, pelé :
Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ? Rien ? — Peu de chose.
— Mais encor ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause.
20 — Attaché ! dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? — Pas toujours ; mais qu'importe ?
— Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
25 Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor.

1. **Cancrer** : un homme avare et méprisable; (du latin cancer (« crabe », « cancer ») qui a donné, en français, « chancre » et « cancre », lesquels signifiaient « écrevisse » et « ulcération des chairs » ; l'un a pris un sens métaphorique, l'autre un sens médical).

2. **Hère** : Emploi substantivé de l'ancien adjectif haire, « pauvre, malheureux » : homme sans mérite, sans considération, sans fortune. *Pauvre hère* : un miséreux.

3. **Franche lippée** : repas succulent obtenu gratuitement, ou repas où l'on mange tout son soûl, goulûment (*lippée* : ce qu'on prend avec les lèvres; *gorgée, bouchée*).

4 & 5. **Portants, mendiants** : ces deux formes prennent un "s", pourtant, ce sont des participes présent ; ce n'est qu'à partir de 1679 que l'Académie déclarera qu'ils doivent rester invariables.

Le Dormeur du val

C'est un trou de verdure où chante une rivière
Accrochant follement aux herbes des haillons¹
D'argent : où le soleil, de la montagne fière,
4 Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.

Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue²,
8 Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.

Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
11 Nature, berce-le chaudement : il a froid.

Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
14 Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Octobre 1870

1. **Haillon** : vêtements usés, misérables.

2. **Sous la nue** : sous le ciel.

Vénus anadyomène¹

- Comme d'un cercueil vert en fer blanc², une tête
De femme à cheveux bruns fortement pommadés
D'une vieille baignoire émerge, lente et bête,
4 Avec des déficits³ assez mal ravaudés⁴ ;
- Puis le col⁵ gras et gris, les larges omoplates
Qui saillent⁶ ; le dos court qui rentre et qui ressort ;
Puis les rondeurs des reins semblent prendre l'essor⁷ ;
8 La graisse sous la peau paraît en feuilles plates ;
- L'échine est un peu rouge, et le tout sent un goût⁸
Horrible étrangement ; on remarque surtout
11 Des singularités qu'il faut voir à la loupe...
- Les reins portent deux mots gravés : *Clara Venus*⁹ ;
– Et tout ce corps remue et tend sa large croupe
14 Belle hideusement d'un ulcère à l'anus.

1. Qui sort de l'eau. Surnom de Vénus qui, selon différents textes antiques, serait née de l'écume de la mer.

2. Renvoi aux baignoires bon marché de l'époque, en zinc, le plus souvent peintes en vert.

3. Défauts causés par l'usure : Rimbaud fait allusion aux rides et aux creux du visage liés à l'âge.

4. Réparés.

5. Cou.

6. Ressortent.

7. Prendre son envol.

8. Goût pouvait être synonyme d'odeur dans l'est de la France.

9. En latin : "illustre Vénus".

Ma Bohème
(Fantaisie)

Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
Mon paletot soudain devenait idéal¹ ;
J'allais sous le ciel, Muse, et j'étais ton féal² ;
4 Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !

Mon unique culotte avait un large trou.
Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse³.
8 Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou⁴

Et je les écoutais, assis au bord des routes,
Ces bons soirs de septembre où je sentais des gouttes
11 De rosée à mon front, comme un vin de vigueur⁵ ;

Où, rimant au milieu des ombres fantastiques,
Comme des lyres⁶, je tirais les élastiques
14 De mes souliers blessés, un pied près de mon cœur !

1. Ambiguïté du terme.

2. Fidèle serviteur.

3. Je dormais à la belle étoile.

4. Léger bruit produit par le frottement de certaines étoffes.

5. Qui rend vigoureux.

6. Instruments à cordes associés à la poésie et à sa musicalité.

“Correspondances”

La Nature est un temple où de vivants piliers
Laissent parfois sortir de confuses paroles ;
L’homme y passe à travers des forêts de symboles
4 Qui l’observent avec des regards familiers.

Comme de longs échos qui de loin se confondent
Dans une ténébreuse et profonde unité,
Vaste comme la nuit et comme la clarté,
8 Les parfums, les couleurs et les sons se répondent.

Il est des parfums frais comme des chairs d’enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies,
11 – Et d’autres, corrompus, riches et triomphants,

Ayant l’expansion des choses infinies,
Comme l’ambre, le musc, le benjoin et l’encens,
14 Qui chantent les transports de l’esprit et des sens.

La rencontre avec Manon

J'avais marqué le temps¹ de mon départ d'Amiens. Hélas ! que ne le marquais-je un jour plus tôt ! j'aurais porté chez mon père toute mon innocence. La veille même de celui que je devais quitter cette ville, étant à me promener avec mon ami, qui s'appelait Tiberge, nous vîmes arriver le coche² d'Arras, et nous le suivîmes jusqu'à
5 l'hôtellerie où ces voitures descendent. Nous n'avions pas d'autre motif que la curiosité. Il en sortit quelques femmes, qui se retirèrent aussitôt. Mais il en resta une, fort jeune, qui s'arrêta seule dans la cour pendant qu'un homme d'un âge avancé, qui paraissait lui servir de conducteur s'empressait pour faire titrer son équipage des paniers³. Elle me parut si charmante que moi, qui n'avais jamais pensé à la différence
10 des sexes, ni regardé une fille avec un peu d'attention, moi, dis-je dont tout le monde admirait la sagesse et la retenue, je me trouvai enflammé tout d'un coup jusqu'au transport⁴. J'avais le défaut d'être excessivement timide et facile à déconcerter ; mais loin d'être arrêtée alors par cette faiblesse, je m'avançai vers la maîtresse de mon cœur. Quoiqu'elle fût encore moins âgée que moi⁵, elle reçut mes politesses sans paraître embarrassée. Je lui demandai ce qui l'amenait à Amiens et si elle y avait
15 quelques personnes de connaissance. Elle me répondit ingénument⁶ qu'elle y était envoyée par ses parents pour être religieuse. L'amour me rendait déjà si éclairé⁷, depuis un moment qu'il était dans mon cœur, que je regardai ce dessein⁸ comme un coup mortel pour mes désirs. Je lui parlai d'une manière qui lui fit comprendre mes
20 sentiments, car elle était bien plus expérimentée que moi. C'était malgré elle qu'on l'envoyait au couvent, pour arrêter sans doute son penchant au plaisir qui s'était déjà déclaré et qui a causé, dans la suite, tous ses malheurs et les miens.

1. Décidé la date.

2. Grande voiture tirée par des chevaux, servant au transport de voyageurs sur des trajets réguliers.

3. Grandes malles en osier qui, à l'arrière du coche, servaient de coffre à bagages.

4. Mouvement passionné, qui rend incapable de se maîtriser soi-même.

5. Des Grieux est censé avoir 17 ans et Manon entre 15 et 16 ans.

6. Avec sincérité et innocence.

7. L'amour éclaire sa pensée.

8. Projet, intention.

L'évasion de Saint-Lazare

J'aperçus les clefs qui étaient sur sa table. Je les pris et je le priai de me suivre, en faisant le moins de bruit qu'il pourrait. Il fut obligé de s'y résoudre. A mesure que nous avancions et qu'il ouvrait une porte, il me répétait avec un soupir :

- Ah ! mon fils, ah ! qui l'aurait cru ?

5 - Point de bruit, mon père, répétais-je de mon côté à tout moment.

Enfin nous arrivâmes à une espèce de barrière, qui est avant la grande porte de la rue. Je me croyais déjà libre, et j'étais derrière le père, avec ma chandelle dans une main et mon pistolet dans l'autre. Pendant qu'il s'empressait d'ouvrir, un domestique, qui couchait dans une petite chambre voisine, entendant le bruit de quelques verrous, se lève et met la tête à sa porte. Le bon père le crut apparemment capable de m'arrêter. Il lui ordonna, avec beaucoup d'imprudance, de venir à son secours. C'était un puissant coquin¹, qui s'élança sur moi sans balancer². Je ne le marchandai³ point ; je lui lâchai le coup au milieu de la poitrine.

15 - Voilà de quoi vous êtes cause, mon père, dis-je assez fièrement à mon guide. Mais que cela ne vous empêche point d'achever, ajoutai-je en le poussant vers la dernière porte.

Il n'osa refuser de l'ouvrir. Je sortis heureusement et je trouvai, à quatre pas, Lescaut qui m'attendait avec deux amis, suivant sa promesse. Nous nous éloignâmes. Lescaut me demanda s'il n'avait pas entendu tirer un pistolet.

20 - C'est votre faute, lui dis-je ; pourquoi me l'apportiez-vous chargé ? Cependant je le remerciai d'avoir eu cette précaution, sans laquelle j'étais sans doute à Saint-Lazare pour longtemps.

1. Personnage vile, misérable.

2. Hésiter.

3. Epargnai.

La mort de Manon

Pardonnez, si j'achève en peu de mots un récit qui me tue. Je vous raconte un malheur qui n'eut jamais d'exemple. Toute ma vie est destinée à le pleurer. Mais, quoique je le porte sans cesse dans ma mémoire, mon âme semble reculer d'horreur chaque fois que j'entreprends de l'exprimer. Nous avons passé tranquillement une partie de la nuit. Je croyais ma chère maîtresse endormie et je n'osais pousser le moindre souffle, dans la crainte de troubler son sommeil. Je m'aperçus dès le point du jour¹, en touchant ses mains, qu'elle les avait froides et tremblantes. Je les approchai de mon sein, pour les échauffer. Elle sentit ce mouvement, et, faisant un effort pour saisir les miennes, elle me dit, d'une voix faible, qu'elle se croyait à sa dernière heure. Je ne pris
5 d'abord ce discours que pour un langage ordinaire dans l'infortune, et je n'y répondis que par les tendres consolations de l'amour. Mais, ses soupirs fréquents, son silence à mes interrogations, le serrement de ses mains, dans lesquelles elle continuait de tenir les miennes, me firent connaître que la fin de ses malheurs approchait.

N'exigez point de moi que je vous décrive mes sentiments, ni que je vous rapporte ses
15 dernières expressions. Je la perdis ; je reçus d'elle des marques d'amour au moment même qu'elle expirait. C'est tout ce que j'ai la force de vous apprendre de ce fatal et déplorable² événement.

Mon âme ne suivit pas la sienne. Le Ciel ne me trouva point, sans doute, assez vigoureusement puni. Il a voulu que j'aie traîné, depuis, une vie languissante³ et
20 misérable. Je renonce volontairement à la mener jamais plus heureuse.

1. L'aube, moment où le soleil s'apprête à se lever et que le ciel commence à s'éclairer.

2. Digne d'être pleuré.

3. Affaiblie, traînante.

Le portrait de Quasimodo

Quasimodo s'était arrêté sous le grand portail. Ses larges pieds semblaient aussi solides sur le pavé de l'église que les lourds piliers romans. Sa grosse tête chevelue s'enfonçait dans ses épaules comme celle des lions qui eux aussi ont une crinière et pas de cou. Il tenait la jeune fille toute palpitante suspendue à ses mains calleuses¹ comme une draperie blanche ; mais il la portait avec tant de précaution qu'il paraissait craindre de la briser ou de la faner. On eût dit qu'il sentait que c'était une chose délicate, exquise et précieuse, faite pour d'autres mains que les siennes. Par moments, il avait l'air de n'oser la toucher, même du souffle. Puis, tout à coup, il la serrait avec étreinte dans ses bras, sur sa poitrine anguleuse, comme son bien, comme son trésor, comme eût fait la mère de cette enfant ; son œil de gnome², abaissé sur elle, l'inondait de tendresse, de douleur et de pitié, et se relevait subitement plein d'éclairs. Alors les femmes riaient et pleuraient, la foule trépignait d'enthousiasme, car en ce moment-là Quasimodo avait vraiment sa beauté. Il était beau, lui, cet orphelin, cet enfant trouvé, ce rebut³, il se sentait auguste⁴ et fort, il regardait en face cette société dont il était banni, et dans laquelle il intervenait si puissamment, cette justice humaine à laquelle il avait arraché sa proie, tous ces tigres forcés de mâcher à vide, ces sbires⁵, ces juges, ces bourreaux, toute cette force du roi qu'il venait de briser, lui infime, avec la force de Dieu.

Et puis c'était une chose touchante que cette protection tombée d'un être si difforme sur un être si malheureux, qu'une condamnée à mort sauvée par Quasimodo. C'étaient les deux misères extrêmes de la nature et de la société qui se touchaient et qui s'entr'aidaient.

1. Sèches et durcies.

2. Homme difforme et de petite taille.

3. Ce qui est sans valeur et mis à l'écart pour être jeté.

4. Noble.

5. Policiers.

Camille et Perdican

PERDICAN

[...] Tu voulais partir sans me serrer la main ; tu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette
pauvre petite fontaine, qui nous regarde tout en larmes ; tu reniais les jours de ton
enfance, et le masque de plâtre que les nonnes t'ont plaqué sur les joues me refusait
un baiser de frère ; mais ton cœur a battu, il a oublié sa leçon, lui qui ne sait pas lire,
5 et tu es revenue t'asseoir sur l'herbe où nous voilà. Eh bien ! Camille, ces femmes ont
bien parlé ; elles t'ont mise dans le vrai chemin ; il pourra m'en coûter le bonheur de
ma vie ; mais dis-leur cela de ma part : le ciel n'est pas pour elles.

CAMILLE

Ni pour moi, n'est-ce pas ?

PERDICAN

Adieu, Camille, retourne à ton couvent, et lorsqu'on te fera de ces récits hideux qui
10 t'ont empoisonnée, réponds ce que je vais te dire : Tous les hommes sont menteurs,
inconstants, faux, bavards, hypocrites, orgueilleux et lâches, méprisables et sensuels ;
toutes les femmes sont perfides, artificieuses¹, vaniteuses, curieuses et dépravées ; le
monde n'est qu'un égout sans fond où les phoques les plus informes rampent et se
15 tordent sur de montagnes de fange² ; mais il y a au monde une chose sainte et
sublime, c'est l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est souvent
trompé en amour, souvent blessé et souvent malheureux ; mais on aime, et quand on
est sur le bord de sa tombe, on se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai
souffert souvent, je me suis trompé quelquefois ; mais j'ai aimé. C'est moi qui ai vécu,
et non pas un être factice³ créé par mon orgueil et mon ennui.

20

Il sort.

1. Qui manque de naturel (voir artifice).

2. Boue.

3. Artificiel, faux.

La fontaine

PERDICAN, à haute voix, de manière que Camille l'entende.

Je t'aime, Rosette ! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés, toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur, chère enfant ; voilà le gage de notre amour.

Il lui pose sa chaîne sur le cou.

ROSETTE

5 Vous me donnez votre chaîne d'or ?

PERDICAN

Regarde à présent cette bague. Lève-toi, et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux, dans la source, appuyés l'un sur l'autre ? Vois-tu tes beaux yeux près des miens, ta main dans la mienne ? Regarde tout cela s'effacer.

Il jette sa bague dans l'eau.

10 Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu ; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre ; elle tremble encore ; de grands cercles noirs courent à sa surface ; patience, nous reparaissons ; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens ; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage : regarde ; c'était une bague que m'avait donnée Camille.

CAMILLE, à part.

15 Il a jeté ma bague dans l'eau.

PERDICAN

Sais-tu ce que c'est que l'amour, Rosette ? Écoute ! le vent se tait ; la pluie du matin roule en perles sur les feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime. Tu veux bien de moi, n'est-ce pas ? On n'a pas flétri ta jeunesse ? on n'a pas infiltré dans ton sang vermeil les restes d'un sang affadi¹ ? Tu ne veux pas te faire religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme ; ô Rosette, Rosette, sais-tu ce que c'est que l'amour ?

ROSETTE

Hélas ! monsieur le docteur, je vous aimerai comme je pourrai.

1. Qui a perdu de sa vigueur.

Dénouement

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican ; laisse-moi le sentir sur ton cœur. Ce Dieu qui nous regarde ne s'en offensera pas ; il veut bien que je t'aime ; il y a quinze ans qu'il le sait.

PERDICAN

Chère créature, tu es à moi !

Il l'embrasse ; on entend un grand cri derrière l'autel.

CAMILLE

5 C'est la voix de ma sœur de lait.

PERDICAN

Comment est-elle ici ! je l'avais laissée dans l'escalier, lorsque tu m'as fait rappeler. Il faut donc qu'elle m'ait suivi sans que je m'en sois aperçu.

CAMILLE

Entrons dans cette galerie ; c'est là qu'on a crié.

PERDICAN

Je ne sais ce que j'éprouve ; il me semble que mes mains sont couvertes de sang.

CAMILLE

10 La pauvre enfant nous a sans doute épiés ; elle s'est encore évanouie ; viens, portons-lui secours ; hélas ! tout cela est cruel.

PERDICAN

Non, en vérité, je n'entrerais pas ; je sens un froid mortel qui me paralyse. Vas-y, Camille, et tâche de la ramener.

Camille sort.

15 Je vous en supplie, mon Dieu ! ne faites pas de moi un meurtrier ! Vous voyez ce qui se passe ; nous sommes deux enfants insensés, et nous avons joué avec la vie et la mort ; mais notre cœur est pur ; ne tuez pas Rosette, Dieu juste ! Je lui trouverai un mari, je réparerai ma faute ; elle est jeune, elle sera heureuse ; ne faites pas cela, ô Dieu, vous pouvez bénir encore quatre de vos enfants. Eh bien ! Camille, qu'y a-t-il ?

20

Camille rentre.

CAMILLE

Elle est morte. Adieu, Perdican !

Confrontation

ALCESTE

[...]

Voilà ce que marquaient les troubles de mon âme;

Ce n'était pas en vain que s'alarmait ma flamme :

Par ces fréquents soupçons, qu'on trouvait odieux,

Je cherchais le malheur qu'on rencontré mes yeux :

5 Et, malgré tous vos soins et votre adresse à feindre,

Mon astre me disait ce que j'avais à craindre.

[...]

Je sais que sur les vœux on n'a point de puissance,

Que l'amour veut partout naître sans dépendance,

Que jamais par la force on n'entra dans un cœur,

10 Et que toute âme est libre à nommer son vainqueur.

Aussi ne trouverais-je aucun sujet de plainte,

Si pour moi votre bouche avait parlé sans feinte ;

Et, rejetant mes vœux dès le premier abord,

Mon cœur n'aurait eu droit de s'en prendre qu'au sort.

15 Mais d'un aveu trompeur voir ma flamme applaudie,

C'est une trahison, c'est une perfidie

Qui ne saurait trouver de trop grands châtiments,

Et je puis tout permettre à mes ressentiments.

Oui, oui, redoutez tout après un tel outrage ;

20 Je ne suis plus à moi, je suis tout à la rage.

[...]

Note sur le découpage : les six premiers vers de la tirade originale (« Que toutes les horreurs dont une âme est capable... ») ainsi que les six derniers (« Percé du coup mortel dont vous m'assassinez... ») ont été écartés. Le passage retenu constituant le cœur philosophique et dramatique de la scène .